



HAL
open science

**“ Lettres de Robert Ricard à Marcel Bataillon
(1938-1939). Maurice Legendre et sa Nouvelle Histoire
de l’Espagne cristallisent leur antagonisme idéologique ”**

Camille Lacau St Guily

► **To cite this version:**

Camille Lacau St Guily. “ Lettres de Robert Ricard à Marcel Bataillon (1938-1939). Maurice Legendre et sa Nouvelle Histoire de l’Espagne cristallisent leur antagonisme idéologique ”. Editions hispaniques. Les Archives du lundi. Histoire et mémoire de l’Institut d’études hispaniques, pp.175-178, 2021, 978-85355-118-2. hal-03808541

HAL Id: hal-03808541

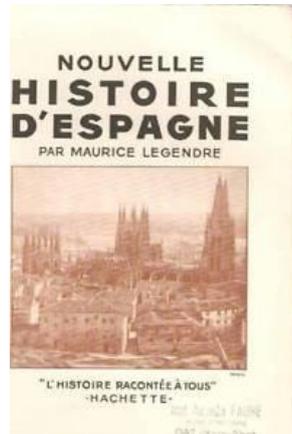
<https://hal.science/hal-03808541v1>

Submitted on 10 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Camille Lacau St Guily, « Lettres de Robert Ricard à Marcel Bataillon (1938-1939). Maurice Legendre et sa Nouvelle Histoire de l'Espagne cristallisent leur antagonisme idéologique », Les Archives du Lundi. Histoire et mémoire de l'Institut d'Études Hispaniques, Paris, Editions Hispaniques, 2021, ISSN 2491-0899/ ISBN 978-85355-118-2, p. 175-178.



Nouvelle Histoire d'Espagne de Maurice Legendre (1938)

*

Titre :

« Lettres de Robert Ricard à Marcel Bataillon (1939).

Maurice Legendre et sa *Nouvelle histoire d'Espagne* cristallisent leur antagonisme idéologique » (Archive 1/2)

*

Marcel Bataillon (1895-1977), agrégé d'espagnol, est l'auteur de la célèbre thèse *Érasme et l'Espagne*, publiée en 1937, aux éditions Droz. Il dirige l'Institut d'Études Hispaniques entre 1940 et 1945, date à laquelle il est nommé à la chaire de langues et littératures de la péninsule ibérique et de l'Amérique latine, du Collège de France.



Marcel Bataillon (1932)

Robert Ricard (1900-1984), agrégé de lettres classiques, soutient sa thèse, le 13 mai 1933. Elle s'intitule « La " conquête spirituelle " du Mexique. Essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des Ordres mendiants en Nouvelle-Espagne de 1523-1524 à 1572 ». Elle sera publiée à Paris, à l'Institut d'Ethnologie, en 1933, et traduite en espagnol, à Mexico, en 1947, puis en anglais, à Berkeley, en 1967. Il dirige l'Institut d'Études Hispaniques, dès octobre 1953, Gaspard Delpy (1888-1952) mourant brutalement en décembre 1952, laissant vacante la chaire d'espagnol à laquelle Ricard aspirait beaucoup.



Avec sa classe de 5^{ème}, 1927-1928 (Lycée Gourand, Rabat, Maroc)

Ces deux importantes figures de l'Institut d'Études Hispaniques et de l'hispanisme se rencontrent, en juillet 1919, à l'École des Hautes Études Hispaniques, qui se trouve, à l'époque, à l'Institut français de Madrid, précisément au deuxième étage. Commence alors entre eux, une amitié sans doute plus intellectuelle que réellement personnelle et intime, selon l'un des fils de Robert Ricard, François-Xavier Ricard.

Et pour cause, les deux hommes, pourtant tous deux passionnés par l'histoire religieuse et spirituelle des mondes ibériques et ibéro-américains, défendent des positions antagonistes sur le plan politique, et divergentes, sur le plan religieux.

La Guerre d'Espagne polarise le débat entre les deux hommes. À l'occasion de la publication du livre *Nouvelle histoire d'Espagne* de Maurice Legendre (1878-1955), publié en 1938, et quelques mois avant la victoire de la dictature franquiste, Robert Ricard, qui est alors professeur à la Faculté des Lettres d'Alger, et qui se refuse généralement à parler de politique dans l'espace public, envoie plusieurs lettres à Marcel Bataillon, désapprouvant, d'une part, la publication de son compte rendu sur le livre de Legendre, bien trop politique pour le « Bulletin hispanique », se positionnant, d'autre part, de façon claire dans la Guerre civile.

Plus largement, Robert Ricard n'approuve pas la posture politique et idéologique de Marcel Bataillon, considéré par lui, comme « un homme de gauche », trop « agnostique », pour « comprendre les problèmes religieux », « de l'intérieur ». Notons à ce sujet que la publication de la thèse de Marcel Bataillon, à la fin de l'année 1937, révélera également les divergences fondamentales entre les deux hommes, en matière spirituelle et religieuse. Le commentaire détaillé que fera Robert Ricard de la thèse de Marcel Bataillon l'atteste.

De son côté, Marcel Bataillon ne pouvait entendre la sympathie affichée par Robert Ricard à l'égard des nationalistes, puis plus tard, du Maréchal Pétain.

Malgré leur divergence voire leur antagonisme sur certaines questions épineuses, les deux hommes continuent à entretenir des liens amicaux, jusqu'à la mort de Marcel Bataillon, en 1977.

Je remercie M. Michel Fourcade, Maître de conférences (HDR) d'histoire contemporaine, à l'Université Paul Valéry Montpellier III, et Président du Cercle d'études Jacques et Raïssa Maritain, de m'avoir mise sur la voie de cette recherche sur Robert Ricard, de m'avoir donné le nom de son libraire, Pascal Ricard, au « Bateau-livre » de Montpellier, l'un des fils de Robert Ricard.

Merci à Pascal Ricard de m'avoir, à son tour, amenée à prendre contact avec François-Xavier Ricard, un autre fils de Robert Ricard, qui a beaucoup travaillé sur les archives liées à son père et qui a rédigé un texte passionnant, intitulé « Robert Ricard. Récit-portrait », en 2004. Ce texte inédit n'a pas encore été publié.

Nous diffuserons, dans une prochaine « Archive du lundi », une autre lettre envoyée par Robert Ricard à Marcel Bataillon, tout aussi saisissante.

Alger, le 25 janvier 1939

Mon cher Bataillon

Tu auras pu remarquer que les brèves allusions politiques de tes dernières lettres n'éveillaient aucun écho dans mes réponses. En pareille matière, la discussion me paraît le plus souvent inutile, voire nuisible. Beaucoup plus que la conviction, elle risque d'engendrer l'irritation et l'amertume. Aussi me suis-je imposé dans ce domaine une consigne de silence que je romps rarement. Mais je la romps quelquefois, car il n'est ni possible, ni permis de se taire toujours. Et je la romps aujourd'hui dans des circonstances que j'aurais certes préféré ne pas voir se présenter.

C'est, tu le devines, au sujet de l'article que tu viens de publier sur le livre de Legendre. J'avoue avoir été péniblement surpris que le « Bulletin hispanique » ait sollicité ou accueilli ce compte rendu. Notre revue était restée jusqu'ici un terrain neutre où les hispanistes de toutes tendances se rencontraient pacifiquement et où, par une sorte d'accord tacite, on s'abstenait d'aborder une actualité délicate. Car je pense que personne n'attachait d'importance aux incartades, d'ailleurs rares, de l'inimitable P. Avec ton article, une brèche se trouve maintenant ouverte, et cela peut nous mener loin. Que L. désire répondre à tes critiques, il serait difficile de lui fermer le « Bulletin ». Et celui-ci se verrait aussitôt entraîné dans des polémiques qui ne sont ni de son objet, ni de son caractère. A dire vrai, je ne crois pas que L. intervienne. Je doute que, au fond de son cœur, il soit mécontent de ton article : la longueur de ton compte rendu et la vivacité de ta réaction, sous les formes courtoises qui te sont habituelles, l'auront sans doute amené à penser que son livre avait porté au-delà de ce qu'il escomptait. Il n'en reste pas moins que la porte est désormais ouverte à des discussions inopportunes. Nul ne songe, assurément, à te contester le droit d'apprécier publiquement la « Nouvelle histoire d'Espagne ». Ce que je regrette, pour ma part, c'est que cette appréciation, à laquelle une position politique bien définie est si nettement sous-jacente, ait paru dans une revue qui fait un peu figure d'organe officiel de l'hispanisme universitaire français.

Par ailleurs, quitte à te sembler donner dans un quichottisme hors de saison, je tiens à affirmer mon union avec Legendre dans la question qui se trouve ainsi posée. Sans doute, depuis de longs mois, j'essaie de gouverner droit entre les deux écueils que représentent certaines niaiseries de l'antimarxisme et certaines niaiseries de l'antifascisme. Mais il demeure que, dans l'affaire d'Espagne, je ne suis pas de ceux qui souhaitent le succès du gouvernement Negrin et qui considèrent comme une catastrophe le triomphe éventuel du général Franco. Je crois qu'il y a beaucoup à dire sur la réputation « démocratique » que l'on fait au premier et sur les tendances que l'on prête au second. Je crois aussi que la politique est un art concret où les questions de moment, de personnes, de coutumes, de tempérament national, de traditions, etc. jouent un rôle tel qu'on ne peut pas avoir partout la même attitude, et sympathiser avec le gouvernement Negrin en Espagne parce qu'on est démocrate en France me paraît un dangereux raidissement (j'en dirais autant de la position inverse). Mais je m'écarte de mon propos, qui était de préciser que, si des nuances me séparent de Legendre, ce ne sont que des nuances : en gros, je vois les choses comme lui.

Il est, bien entendu, impossible de discuter ton article dans le détail. Tu parles, en employant une expression dont il vaut peut-être mieux ne pas

approfondir la portée, des « habiletés d'apologiste » de Legendre. Es-tu sûr qu'il n'y ait pas dans ton compte rendu quelques habiletés ou quelques simplifications de polémiste ? Par exemple, la question posée en incise vers la fin du premier paragraphe, ou la phrase, amusante mais un peu bien schématique, sur le catholicisme peu social des « requetes » et le national-syndicalisme peu catholique de la Phalange. Tu sembles ignorer (page 450) que Marañón - comme Pérez de Ayala - considérant que la démocratie avait fait faillite en Espagne, s'est rallié à la cause nationaliste. Tu devrais te féliciter que Legendre n'ait pas indiqué son rôle dans la genèse de la République, car son évolution n'est pas un argument favorable à la thèse que tu soutiens implicitement. Si L. exagère l'action des catholiques sociaux, il ne faut pas, je crois, la limiter à l'excès. Du mouvement catholique social est née en partie la CEDA, qui a tenu un moment une place dont l'importance me paraît indéniable, et au même mouvement se rattache pour une grande part une personnalité comme Angel Herrera, dont l'influence a été énorme et qui n'a certainement pas dit son dernier mot (il se prépare actuellement à Fribourg à recevoir le sacerdoce). J'ajoute qu'à un moment où les catholiques sociaux se heurtent à tant de critiques dans les milieux « fascistes » de tous les pays, il y a là, de la part d'un homme à qui tu reproches d'avoir fait de son livre un acte d'adhésion au franquisme, une indépendance de jugement et une fidélité courageuse qui méritaient peut-être un coup de chapeau.

Il ne me semble pas si faux de déclarer que le marxisme international avait pris depuis des années l'offensive contre l'Espagne ; ta critique m'apparaît un peu comme une chicane de forme. Qu'on l'ait vu ou qu'on ne l'ait pas vu, les faits prouvent que les partis et les hommes « de gauche » que tu énumères vers le haut de la page 450 ont fait le jeu et le lit du marxisme. Destin constant et connu de ceux qui veulent naviguer en suivant le courant, mais en allant moins vite que lui, et qui aboutit au cri traditionnel : « Je n'avais pas voulu cela ! ». C'est du moins ainsi que je vois la situation, peut-être parce que la « révolution » ne m'apparaît pas du tout comme une entité, mais comme quelque chose de très réel et de très concret, et avec quoi, en Espagne, il n'est pas possible d'être en coquetterie, sous peine de se trouver immédiatement débordé. Aussi bien, je juge inutile de m'étendre sur ce point, car, dans le seul article que j'aie publié sur la guerre civile - il a été rédigé tout au début, le 25 juillet 1936 - j'ai dit ce que je pensais là-dessus et je t'envoie copie du passage essentiel.

[...].

J'arrête ici cette lettre déjà bien longue. J'y joins également une copie du compte rendu de la « Nouvelle histoire d'Espagne » que j'ai publié dans le « Bulletin Joseph Lotte » de mai 1938. Je ne sais si tu as lu, dans « La Vie Intellectuelle », 25 septembre et 10 octobre 1936, le gros article de « Criticus » sur la guerre civile d'Espagne. L'article n'est pas de moi ; d'ailleurs, je l'aurais signé, tandis que l'auteur était contraint à l'anonymat. Mais je l'ai connu avant sa publication et je pense que c'est la meilleure étude qu'on ait publiée en France sur la genèse de la guerre. Au besoin, je pourrais te l'envoyer.

Mes hommages à Madame Bataillon et bien amicalement à toi.

Robert Ricard

P.S. - Je reçois à l'instant ta lettre du 22. Merci des précisions que tu me donnes au sujet de Le Gentil. Elles me permettent de voir plus clair dans nos projets. La fin de ta lettre me montre que celle que je t'écris

aujourd'hui n'était pas superflue, car tu aurais pu imaginer que je partageais la « réaction commune » des hispanistes français devant le livre de Legendre. Quant à l'avenir des relations franco-espagnoles, il est possible que je me trompe, mais je l'envisage sans inquiétude (du moins si nous ne faisons pas de sottises) : l'excellent accueil que j'ai reçu au Maroc espagnol, où je suis allé deux fois depuis le début de la guerre, et les relations cordiales que je n'ai cessé d'entretenir avec les éléments nationalistes m'ont montré que les franquistes ont été trop souvent calomniés. Et l'on oublie bien aisément, aujourd'hui, leur déclaration de neutralité de fin septembre dernier. La question essentielle, à mon avis, est de savoir si nous aurons assez de sang-froid, de tact et de persévérance et si notre gouvernement choisira avec discernement les hommes chargés de reprendre officiellement le contact.